

Je mis mon pas sur le sien, et tout en courant, je lui demandai :

—Où vas-tu donc si vite, petitet ?

—Je vais à l'école, m'sieu.

—Tu as l'air d'avoir bien froid ?

—Oh ! oui, m'sieu, j'ai bien froid.....Il n'y a pas de feu dans la maison .....Et le matin, on gèle en s'habillant.

—Vous êtes donc bien pauvre chez toi ?

—Oh ! oui, m'sieu.....

Et il ajouta presque avec fierté :

—Nous devons trois mois à l'école....

—Et ta casquette ? est-ce que tu n'en as pas ?

—Si fait, m'sieu, j'en ai une bien belle que mon grand frère m'a donnée, mais maman me la garde pour ma première communion.

—Il est bon pour toi alors, ton grand frère ?

—Oui, m'sieu.....c'est un bon enfant ; il travaille avec les maçons, il gagne déjà dix sous par jour.....Vous devez le connaître ?.....c'est lui qui portait la bannière de Saint-Jacques, il y a deux ans à la procession.

Tout en me donnant ces renseignements de famille, il allait, allongeant ses petites jambes.

Ce que c'est que d'être vieux ! Moi, de voir cet enfant si content d'aller à l'école, si pressé d'y arriver, une mauvaise pensée me vint :

—Ah ! ça, dis-je tout à coup, c'est bien vrai au moins que tu vas à l'école ?

Le petit frisé me regarda très-étonné :

—Mais oui, m'sieu.

—Dame ! c'est que tu as l'air si joyeux d'y aller à cette école !...Tu te dépêches tant....Ce n'est pas comme cela que nous y allons, nous autres....Ça t'amuse donc bien l'abécédaire ?...Il est donc bien bon, votre maître ?

Les jolis yeux clairs de l'enfant s'allumèrent, et il me répondit avec un élan de cœur admirable :

—Oh ! oui, m'sieu....il a un poêle !

Et le voilà parti à courir de plus belle, attiré par ce beau poêle rouge qu'il se figurait là-bas, ronflant au milieu de la classe, et devant lequel il allait pouvoir réchauffer ses pauvres petits pieds glacés depuis la veille, et ses mains crevassées d'engelures.

## Les ballons du Siège de Paris.

### NAUFRAGES AERIENS.

Le 18 novembre, le ballon *Général Uhrich*, monté par MM. Lemoine et Thomas, partait, à 11h. 15m. du soir, de la gare du Nord. La nuit noire, sombre, donnait un aspect fantastique à la sphère aérienne, qui bondit dans l'espace, au milieu de l'émotion générale des assistants. L'aérostat resta toute la nuit dans l'air obscur, et, chose singulière, après ce long voyage, il descendit à Luzarches, dans le département de Seine-et-Oise. On peut supposer que le *Général Uhrich*, ballotté par des contre-courants aériens, a suivi à différentes altitudes des directions opposées qui ne lui ont pas permis de s'éloigner davantage de la capitale investie.

Six jours après, MM. Rolier et Béziers s'élevaient de la gare du Nord, à minuit précis. Ces messieurs allaient entreprendre, à leur insu, la plus étonnante ascension que les annales aérostatiques aient jamais comptée ; traversée merveilleuse du nord de la France, de la Belgique, de la Hollande, de la mer du Nord et d'une partie de la Norvège. Jamais Jules Verne ou Edgard Poë, qui excellent dans le récit des histoires fantastiques, n'ont pu rien rêver de semblable à ce voyage véridique, qui restera comme un grand sujet d'étonnement dans l'histoire des ballons. Après avoir sillonné l'espace ténébreux pendant toute une

longue nuit d'hiver, M. Rolier et son compagnon de voyage atteignent enfin l'heure du lever du soleil. L'astre se lève au-dessus des nuages, qu'il éclaire de ses premiers rayons ; il dissipe les vapeurs atmosphériques. Mais, ô stupéfaction ! c'est l'immensité de l'Océan qui s'ouvre aux yeux des aéronautes ! Leur boussole leur indique qu'ils marchent vers le nord ; mais trouveront-ils jamais une terre hospitalière pour jeter leur ancre ? Pendant huit heures consécutives, ces malheureux vont se trouver ainsi suspendus entre la vie et la mort, transis de froid, regardant fixement la vaste étendue des flots. Tout à coup ils aperçoivent un navire, ils lui font des signaux ; mais le vaisseau disparaît bientôt à l'horizon ! La mer, toujours la mer, c'est le monotone panorama qui se déroule aux yeux des voyageurs ; bientôt des nuages épais se forment autour de la nacelle, et la neige tombe à gros flocons. M. Rolier et son compagnon ne voient plus rien ; ils s'abandonnent aux dernières et navrantes pensées qui précèdent la mort ! Cependant le voyage continue, puis l'aérostat descend pour se rapprocher sans doute de l'immensité des flots. Il perce le massif de nuages. O miracle ! il s'approche d'une montagne aux cimes escarpées, que recouvrent de grands massifs de neige. Il touche terre ; les voyageurs transis descendent de la nacelle.....Où sont-ils ? Où le vent a-t-il jeté leur esquif ? Ils se frottent les yeux et se demandent s'ils ne sont pas en proie à quelque cauchemar ; de vastes solitudes les entourent. Ils se mettent en marche et errent dans une forêt de sapins, où des loups s'enfuient à leur passage. Ils rencontrent enfin un bûcheron ; mais la langue que parle cet homme leur est inconnue. Cependant ils se font conduire vers un village où ils trouvent enfin un Français. Ils sont à Liffeld, à cent cinquante lieues au nord de Christiana !

Le mois de novembre fut riche en naufrages aériens. Le 24 novembre, à une heure du matin, M. Buffet partit de la gare d'Orléans dans le ballon *l'Archimède* ; il suivit la même direction que M. Rolier, mais il aperçut la mer au nord de la Hollande, et fut assez heureux pour toucher terre sur le rivage, près de la ville de Castelré.

Le 30 du même mois, un drame horrible, épouvantable, était réservé à l'aérostat *le Jacquard*, qui quitta Paris à 11 heures du soir. Le marin Prince était seule dans la nacelle. Homme de résolution et d'énergie, il s'était offert comme aéronaute, malgré son inexpérience des voyages aériens.

« Il paraît, dit M. Tissandier, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les aérostats du siège, que lorsque le marin Prince partit, il s'écria avec enthousiasme ; « Je veux faire « un immense voyage, on parlera de mon ascension. »

« Il s'éleva lentement, par une nuit noire. On ne l'a jamais revu depuis.

« Un navire anglais aperçut le ballon en vue de Plymouth ; il se perdit en mer. Quel drame épouvantable a dû torturer l'infortuné Prince avant de trouver la plus horrible des morts ! Seul, du haut des airs, il contemple l'étendue de l'Océan, où fatalement il doit descendre. Il compte les sacs de lest, et ne les sacrifie qu'avec une parcimonie scrupuleuse. Chaque poignée de sable qu'il lance est un peu de sa vie qui s'en va.....Il arrive, ce moment suprême où tout est jeté par-dessus bord ! Le ballon descend, se rapproche du gouffre immense ; la nacelle se heurte sur la cime des vagues ; elle n'enfoncée pas, elle glisse à la surface des flots, entraînée par le globe aérien qui se creuse comme une grande voile. Pendant combien de temps durera ce sinistre voyage ? Il peut se prolonger jusqu'à ce que la mort saisisse l'aéronaute, par la faim, par le froid peut-être. Quel épouvantable et navrant tableau que celui de ce voyageur perdu dans l'immensité de la mer ! Il cherche de loin un navire, jusqu'au dernier moment il espère en vain le salut ! »